

L'amour, la nuit

Poupée Bella de Nina Bouraoui, Stock, 130 p.

Evelyne Ledoux-Beaugrand

Numéro 198, septembre–octobre 2004

Les variables de l'amour

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19047ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ledoux-Beaugrand, E. (2004). L'amour, la nuit / *Poupée Bella* de Nina Bouraoui, Stock, 130 p. *Spirale*, (198), 25–25.

L'AMOUR, LA NUIT

POUPÉE BELLA de Nina Bouraoui

Stock, 130 p.

ÉCRIRE, « [c]'est l'inconnu de soi, de sa tête, de son corps. Ce n'est pas une réflexion, écrire, c'est une sorte de faculté qu'on a à côté de sa personne, parallèlement à elle-même, d'une autre personne qui apparaît et qui avance, invisible », disait Marguerite Duras dans *Écrire*, faisant ainsi de la naissance de l'écriture un moment de perte pour celle qui prend la plume, moment suspendu et indéfini où tout devient possible, où le sujet écrivain glisse dans l'incertitude de son identité afin qu'advienne l'écriture. La perte de soi coïncidant avec l'entrée dans l'écriture, et dans l'amour qui ne peut se départager de l'écriture, c'est de cela dont traite *Poupée Bella*, le plus récent récit de Nina Bouraoui. Dans une écriture qui, depuis ses premiers romans, s'est complexifiée tout en délaissant l'hermétisme au profit d'une réflexion beaucoup plus personnelle, Nina Bouraoui écrit, dès le premier fragment de *Poupée Bella*, dans ce qui semble être un écho à Duras, tant par le style que par la pensée : « [J]e suis une femme, je suis un homme, je suis tout, je ne suis rien [...] je suis si petite, je suis immense dans la nuit, je sais et ne sais pas, je peux et ne peux pas ». Situait elle aussi la venue à l'écriture, venue qui se double, chez elle, d'une venue à l'amour en général et à l'amour homosexuel en particulier, dans un moment hésitant, dans l'indécidabilité, Nina Bouraoui donne à voir, dans ce journal « des strates amoureuses », son devenir amoureux, le passage qui la mène de l'univers de l'enfance à celui de l'amour et de l'écriture. Ces deux termes posés parfois en équivalence parfois en opposition, ne cessent, ici, de se nouer et de se dénouer, la folie de l'écriture redoublant celle de l'amour lorsqu'elle ne l'annule pas.

Apprentissage amoureux

« La vie heureuse c'est écrire et aimer à la fois », affirme Nina Bouraoui, usant de cette expression qui rappelle son précédent roman, intitulé *La vie heureuse* (Seuil, 2002). Or, cette vie heureuse à laquelle elle aspire n'est pas, dans *Poupée Bella*, encore à sa portée. Écrit sous la forme d'un journal déployé entre le 30 octobre 1987 et le 21 juin 1989, le récit met en scène cette tension vers une vie qui conjuguerait littérature et amour homosexuel, vers ce désir de les vivre simultanément sans que jamais l'un ne disparaisse au profit de l'autre. Car amour et écriture sont ici encore en progrès et en procès, en train de naître et de se faire, sans cesse jaugés par la narratrice qui les pose côte à côte, cherchant à savoir si elle pourrait, un jour, se passer de sa main qui écrit ou de sa bouche qui embrasse. De fait, au cours de ses errances nocturnes qui la transportent incessamment du « Milieu des filles » à la nuit des hommes, nuit pour laquelle Julien, son alter ego masculin, lui sert de passeur, l'amour et l'écriture sont sans objets, sans sujets précis. Entre les filles ano-

nymes qui peuplent le Kat, le Soft et les autres boîtes de nuit où elle trouve refuge dès la fin du jour et ces autres filles, moins anonymes, que sont Mikie et Françoise, l'amour ne se fixe durablement à aucun visage, à aucun corps, sauf peut-être à celui, impossible car appartenant à un temps révolu, de Marion, premier amour de la narratrice. Le sentiment amoureux, loin de s'incarner, se présente plutôt, chez Nina Bouraoui, comme un état vague dont est enveloppée la narratrice. Ce sentiment encore imprécis, elle cherche à le peaufiner et, éventuellement, à lui donner une forme précise, tout comme elle voudrait façonner les mots qui l'habitent pour en faire un livre. Ni tout à fait dans l'amour, ni tout à fait dans l'écriture, tous deux encore embryonnaires, la narratrice de *Poupée Bella* se situe plutôt dans le désir et dans l'apprentissage. Elle est, en effet, en train d'advenir à l'écriture comme elle naît à l'amour : « Je suis en devenir homosexuelle comme je suis dans le livre en train de se faire ». Et la forme du journal intime vient justement rythmer cette double quête, marquer l'écoulement du temps qui préside à sa métamorphose.

« Combien de temps faudra-t-il pour trouver ? Pour devenir ce que je suis ? Combien de temps pour avoir mes habitudes au Katmandou ? Combien de temps pour trouver ma place, ma table, mon siège ? », écrit d'ailleurs la narratrice de *Poupée Bella* qui cherche, à travers sa nuit amoureuse, la place qui lui convienne, non seulement dans le milieu homosexuel, mais dans le monde en général, afin de cesser d'être en porte-à-faux, elle dont le corps, avec « son drôle de visage », son « regard qui dérange » et « sa beauté spéciale », semble toujours déplacé, inconvenant. Si, avant d'entrer dans cet espace liminaire qu'est sa nuit amoureuse, la narratrice se « sentai[t] en excès de nudité », l'homosexualité la pare et l'habille. Avec cette identité collée à sa peau et à ses gestes, elle cesse d'être « un corps-fantôme » pour devenir le « corps-sujet » d'une histoire amoureuse, d'un amour qui fera histoire, c'est-à-dire à partir duquel naîtra le livre. À l'instar du « je t'aime », cette « phrase sacrée, qui scelle le langage amoureux, qui l'ouvre aussi vers d'autres romances », la narratrice se situe à un point tournant qui scelle et ouvre, entre l'amour et l'écriture, entre l'enfance et l'homosexualité, et qui la situe quelque part à côté d'elle-même, entre ce qu'elle était et ce qu'elle sera, là où elle se perd peut-être, mais où elle se découvre aussi. Car c'est bien sa propre identité qu'elle cherche dans le « Milieu des filles », dans ce « milieu » qui désigne bien sûr le monde de l'homosexualité féminine, mais qui rappelle aussi l'état intermédiaire dans lequel elle se trouve, la tierce place, pour reprendre les mots de Michel Serres, le lieu-milieu, cet espace-temps que découpe le récit de Nina Bouraoui et dans lequel le corps de la narratrice, en dépit de l'homosexualité qui, telle une seconde peau,

vient recouvrir les derniers vestiges de l'enfance, n'en demeure pas moins dédoublé, travaillé par cette dualité entre sa main qui écrit et sa main qui aime.

La famille amoureuse

La narration diaristique de *Poupée Bella* balise uniquement l'état transitoire de la métamorphose de la narratrice, préservant ainsi le dénouement de son entrée dans l'amour et dans l'écriture, et de sa négociation avec l'un et l'autre. Si, de cette façon, est laissé intact le fantasme de la narratrice d'une voix qui viendrait tout à la fois la nommer et la confirmer dans son identité, celle-ci trouve néanmoins, lors de ses errances nocturnes, un lieu d'appartenance. C'est dans une communauté du désir partagé qu'elle s'inscrit, communauté de la nuit dont les membres semblent étrangement absents de la vie diurne. Bien qu'elle se dise « sans famille », elle qui n'a « que des sœurs, que des frères, d'une nuit invisible », l'amour est ici filial puisqu'il lie les unes aux autres les membres de cette nouvelle famille amoureuse dans laquelle entre la narratrice, famille qui ne se fonde pas sur l'identité homosexuelle, mais sur le désir : « Je ne me reconnais pas dans toutes les filles du Milieu. Je me reconnais dans leur désir et parfois dans cette phrase : Tu rentres avec qui ? » Son appartenance ne se restreint toutefois pas à cette famille exclusivement féminine qui se célèbre dans des lieux éphémères, changeants et mouvants, dont la mémoire ne garde pas nécessairement trace et qu'il faut donc écrire afin de les sauvegarder. Aux côtés de la narratrice, se trouve Julien, frère dans la nuit qui découvre, en différé, un monde parallèle, celui des hommes : « Au studio A, on me demande où est mon frère. Je n'avais jamais pensé à ce lien-là, à cette passation. Julien ne me ressemble pas ». Peut-être ne lui ressemble-t-il pas physiquement, mais Julien partage néanmoins avec elle une même quête. Son aîné dans la nuit amoureuse, Julien se fait transmetteur d'un savoir sur la nuit — nuit qui est, dans *Poupée Bella*, aussi bien synonyme d'amour que d'homosexualité — ainsi que sur le désir des corps ; avant tout, ce qu'il lui transmet, c'est « son désespoir amoureux », la dissolution de soi dans laquelle l'engage sa volonté d'un amour parfait. À l'instar de Duras qui trouve le livre en ne le cherchant pas, en s'effaçant et s'oubliant afin qu'il vienne à elle, la narratrice de *Poupée Bella* cherche l'amour et l'écriture en se perdant. « Je ne cherche pas à me retrouver, je vais dans la nuit des aveugles », écrit-elle. Cette nuit des aveugles, cette nuit amoureuse, la perd, la transporte, la déporte pour la laisser au seuil de l'amour, au début de l'écriture, le corps plein de désir et la tête remplie des livres à venir.

EVELYNE LEDOUX-BEAUGRAND